

—Je dînerai ici, dit-il. La vue de ce bon feu me sera très agréable pendant mon repas.

La grosse servante mit le couvert sur une petite table à côté de la cheminée flambante.

—Monsieur, quel vin boirez-vous ? reprit la veuve Huret.

—Quel est votre meilleur ?

—Nous avons du vin de la côte Saint-Jacques qui a six ans d'âge et trois ans de bouteille... Tous ces messieurs les voyageurs le trouvent excellent...

—Donnez-moi donc une bouteille de Côte-Saint-Jacques.

L'hôtel, ou plutôt l'auberge du *Cheval-Rouge*, était le lieu de descente habituel des voyageurs de commerce, mais la fin de décembre est une morte-saison, et voilà pourquoi Maurice se trouvait seul chez Mme veuve Huret.

Celle-ci, qui reconnaissait à première vue tous ses clients, était certaine de loger le nouveau venu pour la première fois, et se demandait quel pouvait être cet étranger qui avait plutôt l'air d'un homme du monde, d'un Parisien riche et élégant, que d'un commis en nouveautés ou en quincaillerie.

Depuis feu notre arrière-grand'mère, Eve la blonde, les femmes sont curieuses, on le sait.

Mme veuve Huret l'était plus que pas une, aussi résolut-elle de découvrir au plus vite quelle branche de commerce ou d'industrie représentait l'arrivant.

Tout en allant et venant autour des fourneaux, qu'elle ne dédaignait point de surveiller elle-même, elle demanda d'un air indifférent :

—C'est la première fois sans doute que monsieur vient dans notre pays, car je n'ai pas encore eu le plaisir de voir monsieur.

La conversation s'engageait tout naturellement.

Maurice en fut enchanté et s'empressa de répondre :

—Oui, madame, et je le regrette, car ce pays me paraît très beau, et pourtant, dans la saison où nous sommes, les paysages les plus pittoresques perdent les trois quarts de leur charme...

—Eh bien ! monsieur reviendra voir nos campagnes au printemps ou en été... Elles en valent la peine, je vous assure... Il y a des peintres parisiens qui se rendent ici tout exprès pour en tirer des copies... Nous avons eu même des photographes... Ainsi jugez !...

—Rien ne m'étonne moins...

—Monsieur est le représentant d'une maison de commerce ?... poursuivit la veuve Huret, allant à son but par le plus court chemin.

—Non, madame.

—Monsieur voyage pour son plaisir ?

—Pas tout à fait.

—Pour affaires, alors ?

—Oui, madame, et j'y pense... peut-être pourrez-vous me donner un renseignement utile...

—Si c'est possible, je le ferai avec bien du plaisir... Voilà votre potage, monsieur. De quoi s'agit-il ?

—Connaissez-vous, à Vic-sur-Braïnes ou dans les environs, une certaine Mme Charvet ?...

—Charvet ? répéta la veuve. Il y a beaucoup de Charvet dans le pays... Les Charvet sont même mes parents... Mais de quelle branche parlez-vous ?

—Je n'en sais absolument rien... Ce potage est excellent...

—Tant mieux que vous le trouviez bon... Si vous connaissiez le prénom de la femme Charvet dont vous voulez avoir des nouvelles, cela pourrait certainement me guider pour vous répondre.

—Je connais ce prénom... Elle se nommait Claudine...

—Une femme qui recevait des enfants en nourrice ?

—C'est bien cela, oui, madame...

—Parfaitement... parfaitement... Une très honnête personne. Tous les Charvet d'ailleurs sont honnêtes... Je la voyais presque tous les jours quand elle habitait Vic-sur-Braïnes.

—Ne l'habite-t-elle donc plus ? demanda vivement Maurice.

—Voilà près de cinq ans qu'elle l'a quitté, monsieur... depuis la mort de son mari...

—Et maintenant, elle demeure ?

—Oh ! pas loin d'ici... Dans un petit village qui s'appelle Pusy...

—A quelle distance ?

—Quatre kilomètres tout au plus, trois quarts d'heure de chemin à pied... monsieur pourra aller jusque-là demain en se promenant, la route est toute unie, et avec la gelée il fait bon marcher.

—J'irai certainement demain...

—Comment monsieur trouve-t-il la tanche ?

—Incomparable !

—Ça ne m'étonne pas... notre ruisseau est renommé pour les tanches et les écrevisses... Est-ce que monsieur voudrait proposer un nourrisson à Claudine Charvet ?

—C'est mon intention, si elle s'occupe encore d'élever des enfants.

—Toujours, monsieur... au biberon, bien entendu.

—Elle ne doit plus être jeune ?

—Une cinquantaine d'années, pas davantage.

—Elle est pauvre, sans doute ?

—Excusez-moi, monsieur... Claudine, sans être riche, est fort à son aise... Elle a du bien au soleil sur le territoire de Vic et sur celui de Pusy, la maison qu'elle habite est à elle... Et tout cela gagné honnêtement... C'est une brave femme, Claudine...

—Monsieur, voici votre bifteck.

—Sa mine est réjouissante...—Vous me donnerez en même temps une seconde bouteille de ce vin de la côte Saint-Jacques dont vous aviez raison de vanter les mérites.

La grande salle de l'auberge du *Cheval-Rouge* servait de lieu de réunion aux bonnes gens de Vic-sur-Braïnes, qui venaient le soir y jouer aux cartes en buvant de la bière.

Quelques consommateurs arrivèrent et la conversation fut interrompue, à la vive satisfaction de Maurice qui n'avait plus rien à apprendre.

Il avait quitté son lit plus tôt que de coutume, et la fatigue résultant du voyage se faisait sentir.

Son repas fini, il prit du café, but deux ou trois petits verres de kirsch, fuma un cigare au coin du feu et monta se coucher.

Le lendemain, à neuf heures du matin, il était debout.

Après avoir solidement déjeuné et fêté de nouveau le vin de la côte Saint-Jacques, qu'il trouvait décidément excellent, il sortit de l'auberge et se renseigna sur le chemin conduisant à Pusy.

Un paysan le lui indiqua, et en trois quarts d'heure il arriva au village ou plutôt au bourg qu'habitait Claudine Charvet.

Ce bourg offrait l'image d'une solitude absolue.

Le froid très vif retenait les villageois à l'intérieur, où ils s'occupaient à battre les grains.

Le tapage des coups de fléaux et le tic tac régulier des mécaniques frappaient les oreilles du voyageur.

Une petite neige fine couvrait la terre.

Un vigneron embusqué derrière une haie guettait un fusil à la main, des moineaux perchés sur un toit de chaume, espérant qu'ils viendraient picorer une poignée de grains d'avoine, répandue par le chasseur à l'affût pour les attirer.

Le bruit des pas de Maurice lui fit tourner la tête. Le braconnage étant un délit, et l'inconnu pouvant être une autorité quelconque, il cacha son fusil derrière la haie et quitta son poste.

Maurice l'aborda.

—Monsieur, lui dit-il, pourriez-vous m'indiquer la demeure de Mme Claudine Charvet ?

—Oui, monsieur, répondit le vigneron, c'est tout au bout du bourg... Vous n'avez qu'à marcher droit devant vous... Quand vous verrez à gauche une cour dans laquelle sont plantés quatre gros noyers, vous entrerez dans cette cour et vous serez chez Claudine Charvet.

—Merci, Monsieur...

—Il n'y a pas de quoi... tout à votre service...

Maurice se remit en marche.

Le vigneron retourna derrière la haie et reprit son fusil et son affût.

Au bout de dix minutes le jeune homme arrivait en face de la cour aux noyers.

Il traversa cette cour et frappa doucement à la porte de la maison, assez grande et bien bâtie, située entre cour et verger.

À droite se trouvaient une grange, des étables et un vaste hangar sous lequel se voyaient des instruments aratoires de toutes sortes, condamnés au repos par la saison rigoureuse.

Ces instruments prouvaient jusqu'à l'évidence que Claudine possédait *du bien au soleil*, ainsi que l'avait affirmé la maîtresse du *Cheval-Rouge*.

XIV

Maurice avait frappé doucement.

On ne lui répondit pas.

Il heurta de nouveau, fort.

—Entrez !... cria une voix de l'intérieur.

Il franchit alors le seuil d'une très grande pièce et vit en face de lui une cheminée de pierre grise où pétillait un feu de sarments.

Devant cette cheminée se roulaient deux marmots joufflus, à figures rubicondes, surveillés par une paysanne de cinquante ans environ et par une jeune fille qui pouvait en avoir seize et offrait un type de laideur absolue.

À l'apparition d'un inconnu, la paysanne se leva.

Les marmots peureux se sauvèrent dans un coin en regardant l'intrus en dessous d'un air effaré.

La jeune fille qui n'était autre que la servante de Claudine Charvet, alla s'asseoir près d'une fenêtre et continua son travail consistant à ravauder des bas d'enfants avec de la grosse laine.

—Qu'est-ce que vous désirez, monsieur ? demanda la paysanne.

À cette question Maurice répondit par une autre question.

—C'est bien à Mme Charvet que j'ai le plaisir de parler ? dit-il.

—Claudine Charvet, c'est moi-même...

—Vous habitez il y a cinq ans Vic-sur-Braïnes ?...

—Oui, monsieur... Qu'y a-t-il pour votre service ?

Maurice jeta un coup d'œil sur la jeune servante et répliqua :

—Mon Dieu, madame, j'ai à vous parler d'une affaire sérieuse, et je désirerais être seul avec vous...

Ce début intrigua fortement Mme Charvet.

Elle regarda le nouveau venu avec une sorte de défiance, mais comme il avait bonne mine et qu'il était vêtu d'une façon *cosmétique*, (pour emprunter une locution à son vocabulaire), elle n'hésita pas longtemps et dit à la jeune paysanne :

—Geneviève, prends les deux marmots et va chez Mathieu Girard... Tu le préviendras que, s'il enit demain, nous lui enverrons du pain à *enfourner*...

Pour toute réponse, la servante fit entendre un grognement sourd et partit avec les deux enfants.

Claudine apporta près du feu une chaise basse et pria Maurice de s'asseoir, puis elle débuta par cette demande adressée régulièrement par les habitants des vignobles à toute personne qui entre dans leur maison.

—Vous prendrez bien un verre de vin ?...

—Non. Merci, madame ; j'ai déjeuné à Vic-sur-Braïnes, répondit le jeune homme...

Et il s'assit.

Mme Charvet en fit autant de l'autre côté de la cheminée, jeta une brassée de sarments sur les vieux landiers de fer poli, et poursuivit :

—Vous disiez donc, monsieur, que vous aviez à me *causer* de quelque chose de sérieux ?...

—Oui, madame...

—Pour lors, de quoi s'agit-il ?

—D'une enfant qui vous a été confiée... on voudrait savoir ce que cette enfant est devenue.

—Une enfant qui m'a été confiée... répéta Claudine. Ça ne m'apprend pas grand'chose... J'en ai eu tant en garde, des enfants, depuis le temps, qu'il faudrait me dire duquel il est question...

—D'une petite fille qui s'appelait Simone.

—Simone ! s'écria Claudine... C'est de Simone que vous voulez parler ?... De cette petite qui m'a été